

On n'imité ni ne copie une chose belle, on admire et c'est tout; on peut tout au plus créer par son talent une oeuvre équivalente.

C'est la Renaissance qui a engendré cette espèce de maladie qui est l'Ecole des Beaux-Arts, en courant extasiée après le *Beau Sujet*. Ils ont voulu une chose qui est même matériellement impossible, un objet beau est incopiable, irréproducible au sens scientifique du mot; l'expérience banale des trente élèves devant le bel objet dans la même lumière, au même temps et faisant tous les trente une copie différente, est assez concluante: les moyens scientifiques comme le moulage ou la photographie ne sont pas plus heureux, toute manifestation de beau quelle qu'elle soit, comporte en elle une inconnue qui sera toujours mystérieuse pour l'admirateur, elle l'est déjà pour le créateur qui, pris entre son conscient et son inconscient, est incapable de délimiter les cadres de ces deux sentiments; l'objectif et le subjectif se heurtent continuellement, se pénètrent de telle sorte que l'évènement qui est la création reste une énigme toujours partielle pour l'artiste. *La belle machine* c'est le *beau sujet* moderne, elle aussi est incopiable.

*Deux producteurs sont donc en présence, vont-ils se détruire?*

Je crois que le besoin de beauté est plus répandu qu'il n'en a l'air. Depuis l'enfant jusqu'à nous la demande de Beau est considérable, les trois quarts des gestes et aspirations journaliers sont inquiets de ce désir. Là aussi la loi de l'offre et de la demande fonctionne; mais la demande à l'heure actuelle s'adresse surtout à *l'artiste professionnel*, grâce au préjugé dont j'ai parlé plus haut et qui lui profite, qui fait que les yeux sont à peine ouverts encore sur tout bel objet d'artisan fabriqué; parcequ'il n'est pas oeuvre »d'artiste«.

Je viens de voir le spectacle de la Foire de Paris où l'invention bouillonne à chaque pas, où l'effort de mise en valeur de l'exécution est prodigieux.

Je suis stupéfié de voir que tous ces hommes qui, par exemple, ont organisé ces admirables panneaux de pièces détachées, ces fontaines étonnantes de lettres et de lumière, ces machines puissantes ou précieuses, ne *comprennent pas*, ne sentent pas qu'ils sont les vrais artistes, qu'ils ont bouleversé toutes les données plastiques modernes. Ils ignorent la qualité plastique qu'ils créent, ils ne le savent pas.

L'ignorance en pareil cas est peut-être salutaire, mais c'est un drame vraiment douloureux que cette question si troublante de l'inconscient dans la création artistique et qui troublera longtemps encore les chercheurs de mystère.

Supposons tout de même comme je le disais tout à l'heure, que tout ce monde immense d'ingénieurs, d'ouvriers, de commerçants, d'étalagistes, prennent conscience de la beauté qu'ils fabriquent et dans laquelle ils vivent. La demande de beau serait presque satisfaite pour eux: le paysan serait satisfait de sa belle machine à faucher polychrome et le vendeur de sa mélodie de cravates. *Pourquoi faut-il que ces gens là aillent s'extasier le dimanche sur des tableaux douteux du Louvre ou d'ailleurs.*

J'affirme ici que je ne m'amuse pas à créer un paradoxe; je m'efforce avec le plus de clarté possible à jeter avec mes modestes moyens un peu de lumière sur cet état mental si curieux et si troublant d'une majorité d'individus.

*Sur mille tableaux deux sont-ils beaux? Sur cent objets fabriqués, trente sont beaux* et résolvent cette difficulté d'Art, beaux et utiles à la fois.

Pour moi mon choix est fait; je salue et je souhaite l'évènement attendu.

L'artisan regagnera sa place qu'il aurait toujours dû garder, car c'est lui le vrai créateur, c'est lui qui journallement, modestement, inconsciemment, crée et invente ces jolis bibelots ces belles machines qui nous font vivre. Son inconscient